

5107

LES ORIGINES DU MASTABA

exposées à propos
de la tombe d'un haut fonctionnaire memphite

PAR

M. GEORGES BENEDITE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

15, rue Bonaparte (VI^e)

—
1908

Bibliothèque Maison de l'Orient



139756

LES ORIGINES DU MASTABA

Extrait de la *Bibliothèque de vulgarisation*
du Musée Guimet, t. XXX, 1908.

Chalon-sur-Saône, imprimerie française et orientale E. BERTRAND

LES ORIGINES DU MASTABA

exposées à propos
de la tombe d'un haut fonctionnaire memphite

PAR

M. GEORGES BENEDITE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte (VI^e)
—
1908.

LES ORIGINES DU MASTABA

*Exposées à propos de la tombe d'un haut fonctionnaire
memphite*

PAR

M. GEORGES BENEDITE

L'Ancien Empire est, de toutes les périodes historiques de l'Ancienne Égypte, celle qui exerce actuellement le plus grand attrait à la fois sur les initiés et sur les profanes, par la nouveauté des problèmes qu'elle pose dans l'ordre scientifique et par le caractère de jeunesse et de vie, de franchise et d'originalité qu'elle manifeste dans sa production artistique. Il y a là un fait à peu près unique dans l'histoire de l'art des peuples du bassin de la Méditerranée. Instinctivement un rapprochement s'établit dans notre esprit entre ce premier épanouissement artistique et les phénomènes analogues qui se sont produits ailleurs et à d'autres époques, en Grèce

au VI^e siècle avant notre ère, en France et en Italie aux XIII^e et XIV^e siècles de notre ère. Mais ce qui caractérise le mouvement artistique égyptien, c'est qu'il est, à un degré inconnu ailleurs, le reflet direct, l'image exacte de la vie de toutes les classes sociales de son temps. Il ne représente ni des mythes, ni des aventures héroïques, ni de pieuses légendes, ni même ses propres dieux, mais se borne à mettre en scène des gens de toutes les classes, vaquant à leurs occupations, et principalement des artisans et des agriculteurs.

Le domaine mythique et religieux, monopolisé par une caste, asservi à des règles immuables ou du moins s'efforçant de l'être, a pu se manifester par un courant ininterrompu ou peu s'en faut, d'œuvres essentiellement hiératiques qui sont loin d'être sans beauté et qui sont empreintes d'une incomparable grandeur ; il reste pour toute les époques une chose à part et bien déterminée. Localisé ou peu s'en faut dans le temple, il a, pour l'Ancien Empire, presque entièrement disparu avec les temples, si bien que cette période nous apparaît représentée par ses nobles, ses bourgeois, ses artisans, ses paysans, ses quadrupèdes, ses oiseaux, ses

reptiles, ses poissons, mais sans ses dieux¹. Il est vrai que les rois qui en revêtent les attributs se chargent de les remplacer, mais eux-mêmes ne nous sont parvenus qu'en très petit nombre.

Ainsi, ce qui est le trait ou l'un des traits dominants des autres époques, l'art protocolaire et religieux, nous fait presque entièrement défaut pour l'Ancien Empire. Par contre, les aspects les plus divers de la vie urbaine et rurale, les délassements sportifs des nobles, les travaux des champs, c'est-à-dire la culture et l'élevage, l'exercice des principaux métiers manuels, comme on les voit encore et surtout comme on pouvait les voir dans les grandes villes d'Orient avant leur invasion par les produits manufacturés de l'Europe, la bureaucratie et surtout la petite bureaucratie des comptables, voilà ce qui nous a été conservé, non pas accidentellement et par fragments, mais d'une manière surabondante et en de multiples exemplaires sur ces magnifiques pages qu'of-

1. Les fouilles allemandes à Abousir nous ont rendu avec les temples des pyramides d'Ousirnirâ et de Sahourâ, les représentations religieuses de l'Ancien Empire, mais dans un état très fragmentaire.

fraient au lapicide et au peintre les blanches parois de calcaire des tombes.

Une coutume qui dura pendant plus de la moitié de la civilisation égyptienne fut, en effet, de décorer les tombes de ces scènes variées. Une coutume n'est pas nécessairement, en matière religieuse, l'observance traditionnelle d'une pratique imposée par le dogme, et celle-ci, tout en reposant sur le vieux fond des croyances de la race, n'en était qu'une végétation, qu'une floraison à la surface, d'essence populaire en quelque sorte et conservée vivace par l'industrie qu'elle avait fait naître et qui en vivait.

En voulez-vous la preuve ? Elle va nous être fournie par des raisons tirées du temps, du lieu et du milieu social. Toutes les époques ne nous ont pas indistinctement fourni le même témoignage. Sans parler des lacunes considérables qu'accusent les époques dites *troublées* de l'histoire d'Égypte où cependant les troubles n'empêchaient pas les gens de mourir ni même de se faire enterrer, l'usage de ces exubérantes débauches décoratives, qui ne laissaient pour ainsi dire pas la moindre place de la muraille intacte, cesse dès qu'apparaît le déclin de la puissance thébaine et il n'en est plus question, en dehors

de Memphis ¹, dès la XXI^e dynastie. Mais même aux époques où cette coutume était particulièrement florissante, elle n'était pas générale. *D'origine memphite, elle se propagea hors de Memphis* non d'une manière suivie, mais inégale et sporadique. Sous le Moyen Empire, elle ne paraît guère avoir été que l'apanage de quelques principautés riches et prospères de la Moyenne Égypte où la tradition artistique memphite renaissait grâce aux encouragements des seigneurs féodaux et à l'activité constructrice de quelques rois. Puis, après une éclipse de plusieurs siècles, elle redevenait aussi florissante que jadis sous les rois militaires et bâtisseurs de la XVIII^e dynastie. Les relations commerciales (consécutives aux guerres) avec l'Asie méditerranéenne et le Soudan, l'enrichissement des rois par les tributs (l'indemnité de guerre d'alors) créaient des conditions particulièrement favorables à un nouveau mouvement artistique dont la splendeur des ruines de Thèbes nous montre toute l'intensité. Et la mode revint de

1. Il est à observer que les sépultures memphites de l'époque saïto-persane où reparait ce modèle de décoration ne nous sont parvenues qu'en très petit nombre. Cf. notamment : Mariette, *Monuments divers*, p. 10 et pl. 35.

décorer les tombes d'après les modèles admirés de Memphis, adaptés alors, comme ils l'avaient d'ailleurs été sous le Moyen Empire, aux usages et aux idées du temps. Le sort de toute mode étant de faire place à une mode nouvelle, celle-ci céda presque brusquement devant un engouement nouveau, et nous allons voir quelle en fut la cause.

Locale et temporaire, cette coutume était, de plus, un véritable privilège social. S'il en avait été autrement, je vous laisse à penser par combien de milliers d'exemplaires entiers ou fragmentaires nous devrions chiffrer les monuments de ces trois périodes. N'invoquons pas les révolutions politiques, les guerres, le fanatisme religieux. Les tombeaux étaient en dehors des terres habitées et cultivées, dans le désert, sous la protection du désert. Les villes ont été ruinées et, quand l'amas des pierres entassées n'a pu, comme à Thèbes, défier la folie destructive des hommes, elles sont tombées et n'ont plus formé que de vagues monticules qui se confondent souvent avec les ondulations du sol. Mais les nécropoles ont résisté ; elles ont abrité, dans la suite, trop de moines coptes, et trop de tribus bédouines ou semi-bédouines, pour être intac-

tes; toutefois leur configuration générale, — élément d'appréciation très suffisant dans la question qui nous occupe, — est restée ce qu'elle était dans le passé.

Ni le peuple, ni la petite bourgeoisie ne pouvaient se donner le luxe d'un de ces tombeaux et ce n'est même qu'exceptionnellement qu'en sont favorisés les gens d'un niveau un peu plus relevé. A la vérité, c'est la classe supérieure, l'aristocratie fonctionnariste et sacerdotale, le haut mandarinat à qui il était surtout réservé. Les propriétaires de ces tombeaux sont le plus ordinairement des parents du roi, des gens vivant dans son cercle, des représentants de son autorité dans les provinces et pareillement des seigneurs féodaux et leur entourage immédiat. Il semblerait même, si l'on généralisait des cas particuliers (où le témoignage en est rendu par les textes) que ces tombeaux constituaient une marque de la faveur royale.

Il va sans dire que ceci s'applique aussi au sacerdoce. Le haut sacerdoce a eu, pendant la plus grande partie de la période pharaonique, la main sur les principales fonctions civiles et militaires. La division des castes observée par Hérodote n'est exacte que si l'on envisage les

classes moyennes de la société d'alors. Pour ce qui est de la division des pouvoirs telle que nous l'entendons, elle n'apparaît pas avant l'époque ptolémaïque : ce fut, en Égypte, l'œuvre des rois Macédoniens.

Quant aux rois, leur sépulture eut de tout temps un caractère spécial et, pour ne pas sortir des limites que je me suis tracées, je n'en parlerai que dans ses rapports avec la sépulture civile. Je me bornerai pour l'instant à faire observer que, quand elle comporte une décoration, celle-ci est essentiellement mythologique et religieuse¹. Il est fort probable que c'est par imitation de la tombe royale que les prêtres thébains commencèrent sous les Ramessides à introduire dans leurs tombes des textes religieux, et la mode fut à ces formulaires qui s'étalèrent sur toutes les parois et les couvrirent d'une véritable tapisserie d'hiéroglyphes. La tradition civile memphite avait pris fin.

On voit quelle a été l'importance du rôle joué par Memphis². Mon intention est de démon-

1. Les chapelles ou temples de l'offrande, les *memnonia*, ne diffèrent pas sensiblement des temples proprement dits sous le rapport de la décoration.

2. Par ce nom de *Memphis* il faut entendre ici, ai-je besoin de

trer qu'il fut encore beaucoup plus étendu. C'est à Memphis qu'on élaborâ le type, et probablement même tous les types de tombeaux qui supplantèrent, dans presque toute la vallée du Nil, les procédés primitifs de sépulture, lesquels, dans leur plus haut degré de perfectionnement, n'avaient abouti à rien de mieux que ces sortes de caves sans superstructure dont se contentèrent les rois des deux premières dynasties. C'est que les habitants de la vallée, c'est-à-dire de la Moyenne et de la Haute Égypte, confiaient leurs morts au désert. Là, dans les ouadis arides, où n'arrive jamais l'eau du Nil, les précautions en vue de la conservation des corps devaient être des plus élémentaires. Une fosse peu profonde munie d'une petite alcôve, ou même sans alcôve, était comblée après coup. Pour tout signe visible, une pierre ou peut-être un cercle de pierres dessinant le contour de la fosse. Les rois qui perfectionnèrent ou amplifièrent ce système, ne firent guère

le dire, non pas une localité aussi étroitement déterminée que la capitale des rois de la VI^e dynastie ou la ville cosmopolite de l'époque persane, mais le vaste territoire où fleurit la civilisation memphite et qui s'étend depuis le sommet du Delta jusqu'à l'entrée du Fayoum, c'est-à-dire la moderne moudiriyèh de Gizeh largement mesurée.

que le régulariser. Ils logèrent dans un large fossé, de 3 à 4 mètres de profondeur, une sorte d'appartement comparable à nos sous-sols, comprenant une chambre centrale et plusieurs resserres ou magasins dans le pourtour (fig. 1). Le plafond, régnant au niveau du sol, était une terrasse assez fragile, supportée par des poutres en bois.

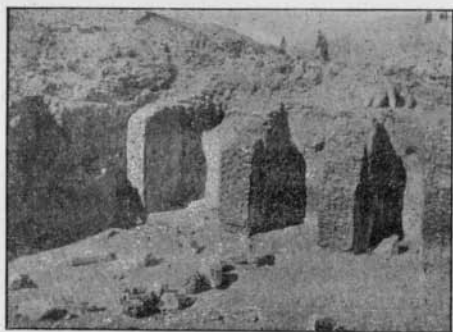


Fig. 1'

On en défendait l'accès par un parapet qui n'avait même pas la hauteur d'appui. Une ou deux stèles, sortes de pierres levées, arrondies du haut, les désignaient de loin à la pitié des survivants.

Il ne pouvait en être de même dans les parties

1. FL. PETRIE, *Royal Tombs*, II, pl. VI, 4,

les plus intérieures du Delta. — La difficulté de porter (vu la distance) les morts au désert, fit employer le procédé opposé. On creusa le limon jusqu'à la roche ou tout au moins jusqu'aux basses couches que leur état de siccité perpétuelle rendait comparables à la roche et les corps furent couchés dans un caveau ou alcôve aménagé à cette profondeur. Le puits une fois comblé, on érigea au-dessus non une pierre, ni un cercle de pierres, mais un tumulus en pisé. Tel est le mode de sépulture de la Basse Égypte dans sa forme la plus rudimentaire, la plus embryonnaire ; et c'est ce puits comblé et surmonté d'un petit tertre qui, adopté à Memphis, y deviendra le mastaba et se répandra au loin avec la civilisation memphite.

Une idée qui se fait jour pendant toute la durée de la civilisation égyptienne, présida aux premières transformations que subit le mastaba et, de plus, laissa sa trace en certaines dispositions qui n'ont jamais disparu de la sépulture. Cette idée est que le roi, comme primitivement le chef de clan, jouit d'immunités importantes auprès des dieux, qu'il est seul en possession des moyens qui agissent efficacement sur eux, et qu'il a seul des droits bien établis, je ne

dirai pas seulement à leurs faveurs, mais à des services en quelque sorte obligés et dont ils ne peuvent s'affranchir.

Se faufiler à la suite du roi est un sûr moyen de passer où il passe. Agir et parler comme lui confère un pouvoir sur les dieux. L'imitation du geste royal rentre d'ailleurs dans cette manière d'auto-suggestion enfantine qui est le fondement de toute la liturgie égyptienne et qui est certainement à la base de toutes les religions primitives. Les Livres des Pyramides que M. Maspero a fait connaître ne sont qu'un tissu de ces formules dans lesquelles le défunt, c'est-à-dire le roi, devenant tour à tour tel dieu ou tel autre, procède par injonction et non par prière, pour se défendre contre les forces destructives du monde infernal. Se grossir, se magnifier, se faire roi, se faire dieu, voilà qui est d'une bonne précaution dans ce moment singulièrement critique qu'est le passage de ce monde dans l'autre.

Comment cet état d'esprit s'est-il traduit dans le concept de la sépulture ? *Il s'est traduit par l'imitation de la tombe royale.* Les rois du Nord, les Rouges, avaient donné à leurs *tumulé* l'aspect et probablement même toutes les dis-

positions extérieures du château fort qui avait été leur palais et le symbole matériel de leur puissance. C'était un vaste quadrilatère aux murailles massives, en briques crues, décoré extérieurement de longues rainures verticales formant une série continue de contreforts, mode de décoration qui convient à d'énormes surfaces murales et leur fait changer d'aspect à toute heure du jour par la formation et la déformation des ombres. Une porte unique s'ouvrait dans cette masse ayant pour linteau une énorme poutre, un tronc d'arbre non équarri.

Tel fut vraisemblablement l'aspect vraiment monumental que les rois de la Basse Égypte, avant la conquête de Ménès, avaient donné à leurs *tumuli* et qui firent sur ce conquérant une si profonde impression qu'il en adopta la forme pour sa tombe de Nagadeh, non suivi en cela — le fait est important à retenir — par ses successeurs qui restèrent fidèles à la coutume locale. La meilleure confirmation de la théorie que j'expose ici est que cette tombe de Nagadeh n'a que les apparences extérieures du mausolée-château des rois du Nord. L'intérieur n'en diffère en rien des tombes abydniennes, ou, du moins, la différence réside en ce que Ménès éri-

gea au-dessus du sol ce que ses successeurs et naturellement ses prédécesseurs, les rois du Sud, bâtirent ou avaient bâti dans le sol. Déterminez, par la pensée, et extradossiez la tombe du roi *Zer* par exemple, et vous aurez la tombe de *Aha* le présumé *Ménès*¹.

De pareilles tombes (il s'agit maintenant de celles du Delta) ne devant être construites que du vivant du roi, à la différence de la tombe thinite dont l'aménagement était consécutif à la mort du roi, on dut chercher un moyen pratique d'atteindre le caveau dans la profondeur du sol, en dépit de l'obstacle présenté par l'énorme massif de briques qui le recouvrait. Plusieurs solutions s'offrirent à l'esprit ingénieux de ces Égyptiens du Nord. Elles peuvent se classer sous deux chefs : le puits vertical et le couloir en pente. Puits et couloir furent aménagés de manière à avoir leur orifice à

1. Ce raisonnement sera difficilement admis par les personnes qui ne reconnaissent point l'identité de *Aha* avec *Ménès*. Il ne faut pourtant pas oublier que lors même que tous les arguments donnés par Wiedemann et Naville seraient concluants contre la signification attribuée par Maspero, Borchardt, Petrie et Sethe à la tablette de Nagadeh, toutes les raisons d'ordre archéologique qui fixent la place du roi *Aha* au début ou tout près des débuts de la première dynastie manéthonienne n'en subsistent pas moins,

l'extérieur du massif. Le corps mis en place, on murait le caveau et l'on comblait les moyens d'accès d'éclats de pierres et de gravier jusqu'à l'orifice.

Deux rois de la III^e dynastie, memphites ou memphitisés, imitateurs de ce système, non d'une manière superficielle comme l'avait fait Ménès, mais vraiment complète, dans leurs tombeaux de Beit Khallâf, localité située au Nord de la nécropole thinite, employèrent une combinaison mixte qui est la solution la plus ingénieuse qu'on ait trouvée. On pratiqua d'abord un couloir incliné, débouchant non à l'extérieur, mais à l'intérieur du mastaba, au fond d'une étroite cour réservée dans la maçonnerie, cour qui fut, bien entendu, comblée après les funérailles. En second lieu, des puits ménagés dans un même plan vertical de la maçonnerie, descendirent dans le rocher jusqu'à leur rencontre avec le couloir incliné. Le corps en place, on laissa choir par ces puits d'énormes herbes de pierre qui obturèrent le passage en autant de points. L'opération se termina, comme de juste, par le comblement des puits. Ainsi les plus anciens mastabas des personnages de l'entourage immédiat du roi se composèrent,

aux temps très anciens où nous sommes encore, et dans cette Égypte du Nord dont la résidence royale n'était pas encore le Mur Blanc (la future Memphis), mais la ville de la Vipère Verte (Ouazit), la Bouto des Grecs, d'une petite chambre creusée à une grande profondeur du sol, qu'on atteignait par un puits coudé ou un couloir incliné, et d'un massif de maçonnerie en briques crues, affectant l'aspect simplifié, réduit, de cette forteresse qui était non seulement le palais, mais le tombeau du roi¹.

Comment ce simulacre, dont la construction se faisait au moyen d'un noyau de matériaux bruts sur lequel venait s'appuyer un revêtement appareillé, a-t-il pu se transformer et devenir le mastaba de la IV^e et de la V^e dynastie, cette trou-

1. C'est à dessein que j'ai complètement réservé l'élément osirien, qui semble à beaucoup le fondement même de toutes les pratiques funéraires de l'ancienne Égypte. Il ne faut pas perdre de vue qu'Osiris est un roi. Son mythe est un mythe royal, composé d'éléments empruntés à l'idée que les imaginations primitives se faisaient du roi; mais en même temps son mythe est funéraire, et constitue tout un système d'explications purement imaginaires des origines du mode de sépulture qui supplanta peu à peu, à partir d'une époque difficile à déterminer, les coutumes barbares dont le Livre des Morts a conservé le souvenir, et qui devaient être celles de la race ou de l'une des races premières occupantes de la vallée du Nil. Tout ce qui a trait à Osiris forme une section trop importante, et à quelques égards assez indépendante, pour n'être pas traité à part.

vaille du génie artistique de l'Égypte, c'est ce qu'il me sera, je pense, assez facile d'expliquer.

Il est à remarquer, avant tout, que les modifications subies par ce prototype furent d'abord des modifications extérieures, le tumulus devant rester, ce qu'il était par essence, un tumulus. Le jeu de rainures verticales n'ayant d'autre rôle que de parodier la tombe royale cessa peu à peu d'être employé sur les quatre faces et fut limité à la partie principale ou façade, le mur oriental.

Pour des raisons qui ne sont pas aussi mystiques qu'on s'efforce de l'établir, le palais du roi avait sans doute sa façade, c'est-à-dire son portail ouvert à l'est, le côté le plus avantageux : la chaleur bienfaisante du soleil levant y succède à la fraîcheur des nuits et l'ombre non moins bienfaisante de l'après-midi y devient un refuge pendant les heures torrides. Puis, cette disposition se simplifia encore et se réduisit à un simple panneau qui devint de la sorte non seulement une réduction de la façade, mais une manière idéographique — et en cela très égyptienne — de représenter le mausolée-château du roi.

La *stèle* imparfaitement dénommée *fausse-porte* (c'est *fausse-façade* qu'il faudrait dire) n'est pas autre chose. Si l'on se reporte à son ou à ses types les plus archaïques (qui ne sont pas toujours les plus anciens en date par l'effet

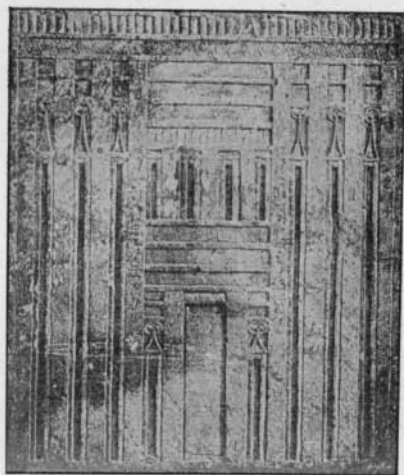


Fig. 2

bien connu du hasard des survivances), on n'y voit rien autre qu'une façade (fig. 2). La porte, qui est devenue le principal dans les types subséquents, n'est dans les primitifs que l'accessoire nécessaire à la figuration de toute façade.

Il nous reste, coïncidence heureuse, un autre souvenir de cette figuration du palais, c'est-à-dire de la tombe royale. C'est le *Serekh*, diagramme rectangulaire dans lequel est inscrit ce qu'on appelle le nom d'Horus du Roi. Les fouilles de M. Amélineau à Abydos nous en ont produit l'exemplaire archaïque le plus parfait (fig. 3).



Fig. 3

Si l'on examine la partie inférieure du Serekh, qui constitue, en perspective, le premier plan, c'est-à-dire la façade du château, on y remarque le même dessin que sur la stèle, avec cette différence qu'ici la disposition est gémée; au lieu d'un panneau à rainures avec sa fente médiane en manière de porte, on a deux panneaux ayant chacun leur fente médiane.

En réalité, nous avons là non une façade, mais deux façades, non un château, mais deux châteaux ou plus exactement un double châ-

teau, et, très probablement, le plus ancien des emblèmes doubles de la double royauté égyptienne, après la conquête du pays des Rouges par les Blancs, du Nord par le Sud, la victoire des Horiens sur les Séthiens. Or, ce caractère binaire va précisément se retrouver sur la façade orientale du mastaba. Qu'y voyons-nous, en effet, à partir du moment où le système des rainures à développement continu a fait place à la stèle, son succédané ? Nous y voyons la stèle reproduite à deux exemplaires, l'un au nord, l'autre au sud de cette face. Et ceci vient nous confirmer d'une part la communauté d'origine de ces deux représentations, d'autre part l'hypothèse que la forme primitive du mastaba n'est que la copie du mausolée-château du roi.

Cette confirmation prendra pour nous une plus grande consistance encore, quand nous aurons observé que, l'usage s'étant introduit d'inscrire le nom du propriétaire de la tombe et ses titres, puis la formule relative à l'offrande, en d'autres termes l'épithaphe dans ses différentes formes, cette épithaphe simple ou complexe sera toujours localisée sur la stèle du côté sud. Là, sera le point de ralliement du culte funéraire, l'emplacement de la table d'offrande, grosse dalle

munie de godets et d'un ruisseau pour la libation et ornée, en outre, de signes ou d'images figurant les ustensiles et les pains de l'offrande. Et pendant que la stèle du côté nord, négligée et sans signification, mais restant un témoin d'origine, tendra à s'atrophier puis à disparaître, la stèle sud tendra, au contraire, à prendre une importance telle que toutes les dispositions qui vont caractériser le mastaba parvenu à l'âge adulte, pénétreront par là.

D'autres causes vinrent encore modifier l'aspect extérieur du mastaba. La primitive butte de terre avait, en se régularisant, donné naissance à des types pyramidants, qui adoptés vraisemblablement dans l'origine par certains rois, ne tardèrent pas à supplanter progressivement le mausolée-château. Les mastabas à fortes assises disposées en retrait dont Beit Khallâf nous a conservé les modèles les plus caractérisés marquent une nouvelle tendance de la construction funéraire en Égypte. Aux parois verticales succèdent des parois en talus, à assises en retrait, c'est-à-dire le système contraire. Poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences, ce système donna naissance à la pyramide parfaite à surfaces lisses, en passant par des types inter-

médiaires où la parenté avec le mastaba se trahit d'une manière manifeste. Cette disposition par assises se généralisa bientôt dans les mastabas et dès que s'introduisit l'usage d'y remplacer l'enveloppe de briques par une enveloppe de pierre calcaire. Les carrières de Tourah et de Massarah, débitées en larges blocs, exercèrent alors une influence décisive sur les destinées du mastaba.

Le culte rendu aux morts, le dépôt d'offrandes comestibles renouvelables à des dates fixes avaient déjà suggéré un petit perfectionnement qui aurait fait avorter l'évolution dont nous allons parler, si l'industrie du carrier n'était pas venue remplir son rôle. Le besoin d'une clôture s'étant fait sentir, la première idée qui s'offrit à l'esprit, la plus directe, la plus naturelle, fut d'enclorre simplement l'espace nécessaire placé devant la stèle sud. Le mastaba est tellement par sa nature un simulacre, son caractère est si complètement la *massivité*, qu'il épuisera toutes les combinaisons extérieures avant que se manifeste le germe d'une transformation intérieure. Plusieurs tombeaux memphites nous ont conservé les traces de cet état de choses¹.

1. MARIETTE, *Mastabas*, B12, C5, D11, D16 et surtout D17, D26,

Enfin la stèle sud qui avait une tendance marquée à prendre la forme d'une niche, d'un renfoncement de plus en plus profond, parvint dans ses transformations jusqu'à faire une petite chambre, une *cella*, au fond de laquelle fut apposée la stèle, dont la *cella* ne fut, en définitive, que l'abri. Je ne sais pas ce que Mariette, qui l'a exposée, pensait de cette transformation. Elle ne répond pas à une idée aussi simple qu'on est tenté de le supposer aujourd'hui : elle est même en contradiction avec la nature massive et entièrement pleine du mastaba. Je suis, pour ma part, porté à l'envisager comme un simple fait d'assimilation ou d'adaptation. Comme sa date fut relativement tardive et qu'elle nous reporte en pleine période memphite, on peut légitimement se demander si le modèle d'une pareille transformation ne se trouvait pas en ces tombes-cavernes dont je n'ai pas encore parlé.

La conception la plus élémentaire de ces spéos était évidemment aussi éloignée des

D37. Les mastabas à longs couloirs ou chapelets de chambres disposées non en profondeur, mais parallèlement à la façade dont ils ne sont séparés que par un mur, comme D40, D53, D54 et beaucoup d'autres, dérivent du même système.

splendides hypogées aux plafonds supportés par des piliers, aux parois peintes, que le tumulus à peine régularisé l'était des beaux mastabas de Gizeh et de Saqqârah. C'était une simple niche, une petite excavation due à des causes naturelles ou grossièrement aménagée par la main humaine. Une fosse peu profonde, creusée à la demande du corps, était comblée après l'inhumation, à l'aide des gravois et des éclats qui en étaient sortis. Le perfectionnement d'une pareille sépulture a dû se produire sans trop tarder, car la dextérité des Égyptiens à tailler la pierre et, peut-on ajouter, les roches les plus dures, n'a été égalée par aucun peuple. Les couteaux et les armes de silex trouvés en Égypte sont de véritables œuvres d'art. Ce fut bientôt un jeu d'enfant pour ces troglodytes des bords du Nil de saper les croupes de calcaire des chaînes libyques et arabiques et d'y découper chambres après chambres avec des dispositions architecturales de diverses sortes.

Le premier progrès dans cette voie est la disposition cruciforme. Tous les spéos de l'Ancien et du Moyen Empire se ramènent à des plans en croix plus ou moins déformés ou déviés par des additions. Or, si nous revenons à nos mas-

tabas, sous quel aspect se présentent les plans des plus anciens tombeaux à chambres intérieures ? Sous l'aspect cruciforme. Cruciformes sont les chapelles des mastabas de Méidoum, celles du tombeau de Maten à Abousir.

Il serait intéressant de suivre pas à pas les diverses formes que prit le mastaba, sous l'influence de certaines habitudes locales dans les diverses parties de l'Égypte où il se propagea et nous y trouverions, de différentes manières, la confirmation de la théorie que je vous expose relativement aux origines ; mais le cadre de cette conférence ne m'en laisse pas le loisir.

Le principe de la chapelle une fois admis, les applications en furent variées. Un trait remarquable est l'influence qu'exerça, principalement sous la V^e dynastie, l'habitation du vivant sur l'aménagement de sa demeure dernière. Chambres multiples subordonnées à une espèce de *selamlîk*, porche avec un auvent supporté par deux piliers, cour intérieure avec ou sans atrium, les aîtres en arrivent à se multiplier à ce point qu'on peut citer un mastaba, celui de Mera¹, comme possédant une trentaine de cham-

1. Il a été décrit par DARESSY, dans les *Mémoires de l'Institut Égyptien*, Le Caire, 1898, pp. 521-574.

bres. Je ne reviendrai pas non plus sur ce que Mariette a constaté au sujet de l'entrée. Il est bien évident que, du jour où la maison privée en fournit le modèle, l'entrée à l'est cessait d'être de rigueur et, si l'ouest resta toujours réfractaire à l'installation de la porte, par raison mystique, il ne me paraît pas douteux que le nord, qui est de règle dans les tombes à véranda, était le côté qui se partageait avec l'est le privilège de l'entrée dans la maison privée.

Je n'ajouterai rien non plus en ce qui concerne le puits et le caveau : Mariette en a relevé toutes les variétés tant intérieures qu'extérieures. Je serai moins bref sur le chapitre du *Serdâb*. On sait que ce nom (dont le sens arabe est *couloir*) est donné à une chambre plus ou moins étroite, parfois même embryonnaire, logée dans l'épaisseur du massif, le plus souvent au sud, mais non rarement à l'ouest et au nord de la chapelle, complètement isolée de celle-ci ou communicante au moyen d'un soupirail d'un tracé longitudinal, l'ébrasement de ce soupirail étant toujours dans l'intérieur du *serdâb*. Là étaient déposées en nombre variable des statues du défunt tantôt adossées contre le mur sud, tantôt rangées en cercle. On y joignait

parfois de petites figures représentant des serviteurs et des servantes occupés à une besogne domestique, nécessaire à la subsistance du mort. Elles pétrissent la farine, roulent la pâte, poissent des jarres, en lutent le couvercle au moyen d'un capuchon d'argile, bon procédé pour conserver le vin et l'huile. Le serdâb est également une conception memphite. Il fait complètement défaut aux sépultures en sous-sol de la Haute Égypte. Son apparition paraît avoir été relativement tardive. S'il existe déjà dans la tombe de Maten à Abousir (fin de la III^e dynastie), il manque aux tombes de Meidoum qui nous représentent un état de choses antérieur. Mais dans l'une de ces dernières trouvée inviolée, celle d'un nommé Rahotep, marié à une dame Nofirt, on a pu constater une disposition révélant l'idée directrice qui a présidé à la création du serdâb. Les statues du défunt et de la défunte, adossées au chevet de la chapelle, avaient été emmurées après coup. Il semblait préférable alors de ne pas laisser les statues des morts exposées aux atteintes des vivants. Peut-être la réciproque était-elle vraie et la précaution n'était pas mauvaise non plus de protéger les vivants contre les statues des morts. Mais il

faut dire, à la décharge des Égyptiens, que ce sentiment fut certainement moins fort chez eux que le respect des ancêtres, que l'attachement et l'affection pour les parents trépassés, ainsi qu'en témoignent les statues non incarcérées en d'obscurs serdâbs, mais dressées à l'air libre dans les cours extérieures ou intérieures de la tombe. Quant au serdâb, que le mystère dont il entourait les statues du mort en ait fait quelque chose de plus que des supports supplémentaires du Double, en cas de destruction du corps, mais leur ait conféré une sorte d'état de présence réelle, une véritable personnalité, c'est ce que prouve le soupirail dont j'ai parlé, destiné à leur laisser passer les paroles des vivants et les fumées de l'encens. De plus, sur la terrasse, juste au-dessus d'elles, des jarres enfoncées jusqu'au col recevaient l'eau du ciel pour les désaltérer.

Avant de parcourir les appartements du haut, descendons un instant dans les profondeurs du caveau où nul vivant ne pénétrait quand le mort en avait pris possession. Ici encore, que d'observations intéressantes à faire ! Comme nous sommes loin d'Abydos et des vieilles nécropoles de la Haute Égypte ! Aux modes

sommaires et barbares d'ensevelissement pratiqués par les gens du sud, Memphis oppose les procédés les plus remarquables et une mise en scène grandiose, après d'inévitables tâtonnements, cela va sans dire. Abydos sauve pourtant sa réputation par la richesse et l'abondance de son mobilier funéraire. Au milieu de la chambre centrale ou du hall, le corps du vieux roi enveloppé d'un linceul, achevait de se dessécher dans son coffre de bois ou peut-être tout simplement sur le plancher (car ce hall était boisé du haut en bas). Autour de lui, un vaste espace libre, trois ou quatre mètres de hauteur de plafond, lui étaient d'un suffisant confort; à portée de sa main ou dans son voisinage, une prodigieuse accumulation d'offrandes de toute sorte. Les magasins disposés¹ autour de sa chambre en cellule de cloître en étaient remplis. Jarres d'huile, de matières grasses, de vins, vases en pierres dures et en albâtre, de tout calibre et de formes très diverses, contenant les uns des grains de froment, d'autres des matières durcies aujourd'hui, mais primitivement comestibles, d'autres des substances

1. Voir la fig. 1.

qui n'ont pu être que des pommades ou des fards, de plus petits du kohol pour les yeux, s'entassaient dans ces magasins, alternant avec de la batterie et de petits ustensiles de cuivre, des meubles du style le plus élégant, mais dont il ne nous reste que des débris, des objets de toilette en ivoire, en coquille, en ébène, des tissus, des chevelures postiches, des perles de colliers en terre émaillée et en pierres dures : on craint de rester au-dessous de la vérité en énumérant tout ce que la piété des survivants avait ainsi entassé pour rendre au défunt le séjour de sa tombe agréable.

Le caveau memphite n'offrait, lui, rien de semblable et le mort devait s'y contenter de quelques vases de la céramique la plus grossière contenant quelques aliments et les os décharnés du quartier de bœuf déposé le jour des funérailles. Mais que lui importait cette maigre offrande ? Allongé sur le côté gauche, la face tournée à l'Est, il se sentait rassuré sur sa destinée. Débarrassé de ses viscères empaquetées et mises à part, saturé de natron ou injecté de bitume et de substances résineuses et aromatiques, entouré de linges, de bois et de granit, il défiait l'éternité. Dans cette des-

cription, il y a, je tiens à vous en avertir, une part de conjecture. Les sarcophages ouverts par Mariette n'ont donné que des ossements sans linge, ni cercueil; mais d'une part, comme la presque totalité des mastabas ne nous est parvenue que violée, et que d'autre part des pyramides royales de la V^e et de la VI^e dynastie, deux nous ont fourni le témoignage que la momification existait, qu'on a recueilli du linge d'une extrême finesse sur la momie presque intacte du roi Merenrâ', et qu'enfin le Musée Britannique possède les débris d'un cercueil au nom de Mycérinus considéré jusqu'à ces temps derniers comme une restitution saïte — ce qui demande à être discuté, — j'en conclus, qu'on peut se guider sur quelques-unes des données du Moyen Empire pour se faire une opinion suffisamment éloignée de l'erreur sur ce sujet.

Ce qui doit surtout être mis en évidence, c'est l'existence du sarcophage monolithe en calcaire, en granit rose, en granit noir et plus rarement, à cette époque, en albâtre. Là encore, nous avons affaire à une création memphite ou,

1. MASPERO, *Guide du visiteur*, pp. 347 et 348; *id.*, *Recueil de travaux*, t. IX, p. 178.

si vous aimez mieux, à l'adaptation memphite d'un procédé d'inhumation qui a vraiment ses origines dans le Delta. On se tromperait fort, je crois, en faisant remonter au plus lointain passé de la Basse Egypte la première invention de ces cuves monolithiques, dont la matière n'était fournie, dans la plupart des cas, par aucune des carrières de la région. Mais certains caveaux de l'époque historique nous ont conservé le souvenir du procédé primitif dont le sarcophage est sorti. C'était un arrangement de grosses dalles tapissant les parois d'un lit rectangulaire creusé au pied du mur, dans le fond du caveau. Une dernière dalle reposant sur le tout, formait un couvercle régissant avec le niveau du sol. Cette précaution tout à fait inutile dans les fosses complètement sèches des nécropoles de la Haute Égypte, ne l'était pas dans le Delta où le corps était à tout instant menacé par les infiltrations du sol.

Extrait de son alvéole et taillé dans un même bloc, le sarcophage reçut des memphites un système de décoration extérieure qui fut surtout en vigueur sous la IV^e dynastie. Ce système était hérité du mastaba primitif, c'est-à-dire du mastaba à rainures. Les sarcophages de

Khoufouankh (fig.4) et de Herbiouf, l'un et l'autre, au Musée du Caire, reproduisent notre mausolée-château avec la liberté d'interprétation qui est la règle en matière de décoration. On voit, néanmoins, combien le souvenir de cette vieille tombe royale du Delta était tenace : il est

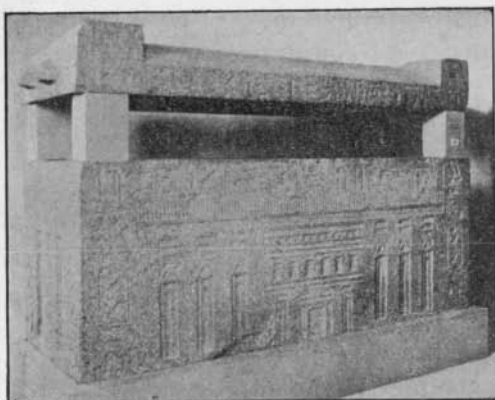


Fig. 4

descendu au fond du caveau avec le mort, mais il ne faut pas croire qu'il va s'évanouir avec l'Ancien Empire. Nous le voyons réapparaître à la première époque thébaine et subir, détail curieux et singulièrement instructif, la même transformation que le mastaba. En effet, le

sarcophage rectangulaire en bois de cèdre ou de sycomore de cette époque, reproduit, en façade réduite sur le côté droit, c'est-à-dire le côté est, à la hauteur du visage de la momie, tout cet appareil de rainures avec sa fausse-porte et, qui plus est, dans certains exemplaires dont deux sont au Musée de Berlin, sous *sa forme binaire* ; et pour mieux rappeler aux dieux de l'au-delà que ce sarcophage-château contient un mort roi et deux fois roi, comme tout roi d'Égypte, la paroi intérieure contient, en guise de garde-robe, la peinture de tous les uniformes et de tous les insignes royaux.

Remontons à la surface. Les appartements de réception du mort, c'est-à-dire la chapelle destinée à son culte, ouverte à la piété des survivants, attend depuis longtemps notre visite. L'Égyptien, lapicide et scribe dans l'âme, trahissant par là ses lointaines origines asiatiques, ne pouvait rester inerte devant ces blanches parois de calcaire de la niche, plus tard agrandie en cella. Il les soumit au même traitement que la stèle, les couvrit d'images et de caractères d'écriture.

Il ne nous reste malheureusement pas de

mastabas de l'époque lointaine où cette transformation s'élabora. Déjà, à la fin de la III^e dynastie, à Méidoum comme à Abousir, nous nous trouvons en face de résultats qui sont ceux non d'une époque de commencement, mais d'une époque de transition, avec cette différence qu'à Abousir c'est l'écriture et qu'à Méidoum c'est l'image qui domine. Quelles images s'offrirent les premières à la pensée du décorateur, c'est ce que la fausse-porte elle-même et ces chapelles, d'une antiquité néanmoins suffisante, nous permettront d'induire avec la plus grande vraisemblance : le défunt et la défunte, leurs enfants défunts ou non défunts, et dans ce derniers cas à un titre spécial (ils sont les véritables prêtres du culte rendu aux ancêtres, aux parents défunts), les serviteurs et les servantes, les objets nécessaires au culte du mort ; en d'autres termes, tout le matériel de l'offrande. Ces vases, ces bassins de cuivre que nous avons trouvés en nature dans les tombes royales d'Abydos seront ici figurés dans tout leur détail, accompagnés de légendes nous indiquant leur nombre et leur nature.

Ces légendes explicatives étaient loin d'être tout ce qu'il importait de consigner par écrit ;

deux autres catégories d'inscriptions s'introduisirent à leur tour : la formule de l'offrande et les pièces d'identité du mort. Par ces dernières, il faut entendre ses noms, ses titres, sa parenté. Maten nous donne son *curriculum vitæ* en règle. Le besoin et le goût de l'autobiographie exerceront, du reste, la plus grande influence sur les transformations de la tombe.

La formule de l'offrande est la confirmation de la théorie que j'ai exposée et qui s'est dégagée pour moi de tout un ensemble de faits dont je n'ai énuméré ici que les principaux. Elle se décompose en ces quatre éléments :

1° La formule proprement dite de l'offrande : offrande de Roi est faite à Anubis, ou à Osiris, ou à tous les deux.

2° Pour que ce ou ces dieux accordent au défunt une bonne sépulture à l'occident après une heureuse vieillesse.

3° Pour que ce ou ces dieux accordent au défunt de passer par tout chemin où il fait bon de passer.

4° Pour que ce ou ces dieux accordent au défunt de pouvoir jouir de l'offrande à toutes les dates du calendrier des fêtes.

Un commentaire des questions religieuses contenues dans cette quadruple formule me ferait immanquablement bifurquer dans une direction qui m'éloignerait de la tâche déjà trop étendue que je me suis fixée aujourd'hui. Ce que j'ai voulu établir, c'est l'idée fondamentale sur laquelle repose la sépulture, d'abord dans l'Égypte du Nord, puis, par suite de sa diffusion, dans toute l'Égypte. C'est que *le mort joue au roi* depuis le commencement jusqu'à la fin. Sa tombe et son sarcophage ont été travestis en tombeau, c'est-à-dire en château du roi; sa stèle a été le simulacre de ce simulacre; il a pris du roi ses habits, ses perouques, et ses barbes postiches, ses parures et ses insignes dont le catalogue illustré est dressé sur les quatre parois du cercueil. Je puis ajouter qu'il prend possession de sa tombe en roi, puisque la vignette du chapitre du *Livre des Morts* représentant les funérailles nous a conservé des éléments remontant certainement à une époque fort ancienne, je veux parler de ces porteurs d'étendards qui constituent la suite officielle du roi dans le cérémonial de la période thinite et qui remontent encore au delà¹. Enfin,

1. Voir LEPSIUS, *Todt.*, pl. II. Ces porte-enseignes ne figurent

il parle en roi : *offrande de roi est faite...* Sans doute, l'idée courante en égyptologie, justifiée d'ailleurs par des textes, est que le roi mentionné ici est vraiment le roi d'Égypte et que c'est en son nom qu'est faite la prière suivie de l'offrande au dieu. Je renvoie les contradicteurs à toute une série de chapitres du *Livre des Morts*, notamment au chapitre XIX. Il est bien évident que ce chapitre a été écrit pour le vrai roi, que c'est à sa personne trépassée que les dieux Atoum, Gabou, Râ, Osiris confèrent à nouveau tous les titres et tous les attributs de la royauté ; mais tout mort en Égypte s'applique à lui-même ce chapitre. Le proscynème rédigé à l'origine pour le roi, est devenu, en quelque sorte, la propriété indivise de tous les Égyptiens, non sans que les circonstances aient favorisé la déviation du rôle primitif du mot *souten* (roi) dans la formule.

Si l'offrande destinée au mort avait pu tenir dans cette formule, si même la foi profonde de l'Égyptien dans l'occulte et le surnaturel s'était contenté de la vertu énumérative des catalogues, les belles chambres des mastabas de

pas dans la vignette des papyrus d'époque thébaine. Cf. NAVILLE, *Das agypt. Todt.*, t. I, pl. III et IV.

Gizeh et de Saqqarah, si magnifiquement décorées, n'auraient jamais existé. L'inscription de l'architrave, celle de la fausse-porte qui n'en est que la répétition, et enfin ce que M. Maspero a dénommé la *pancarte* et qui n'est autre qu'un livre de menus, un catalogue quantitatif et qualitatif de choses nécessaires à la purification et au repas du mort, et dont l'étude m'entraînerait dans les sentiers perdus du Rituel des funérailles, voilà quel serait l'essentiel de la décoration pariétale et cela n'exigerait qu'un faible développement de murailles. Mais, fort heureusement, un besoin en quelque sorte inné de l'Égyptien de représenter les êtres et les choses auxquelles il croyait et de croire aux êtres et aux choses qu'il représentait, l'a entraîné à exprimer par l'image, à sensibiliser, si je puis dire, toutes les choses auxquels il tenait le plus, auxquelles il était le plus attaché. Il leur donnait ainsi une réalité en quelque manière attachée à la durée de l'image. Que vous conserviez à cette pratique le nom de *magie imitative*, que l'anthropologie a mis en circulation, ou que vous lui prêtiez un tout autre nom, vous avez là un premier facteur du mouvement artistique qui se créa dans la décoration de la tombe.

Si ce facteur était unique, nous ne trouverions dans nos chapelles qu'une peinture exacte, mais très riche et très invariable, des objets et des animaux nécessaires à l'offrande. Les registres ou frises superposées qui forment l'ordonnance habituelle de ces représentations ne nous montreraient que des scènes de ce genre : 1° les funérailles, 2° le sacrifice funéraire, 3° le défunt prenant son repas, 4° les mets et les ustensiles nécessaires au mort, 5° le bétail sur pied, 6° la théorie des porteuses personnifiant les revenus domaniaux du mort. Voilà de quoi satisfaire amplement les lois de la magie imitative et si, avec la permission d'Anubis et d'Osiris, toutes ces images devenaient des réalités, elles seraient plus que suffisantes au bonheur du mort. Mais il y a, à mon avis, un autre facteur tout aussi important que le précédent : *C'est que l'art engendre l'art*. Dès que l'art s'introduit dans une institution qui ne l'avait pas prévu, dans une coutume qui ne lui avait accordé aucune place initiale, il devient un des agents les plus énergiques de la transformation de cette institution, de cette coutume. Le rôle sociologique de l'art est une de ces forces dont on ne fait guère qu'entrevoir l'importance. Ceux (et

ils sont encore nombreux) qui persistent à le méconnaître, commettent à mon avis de perpétuels contresens.

Dès qu'apparut le principe de la décoration figurée dans le mastaba, il y eut aussitôt surenchère. Prenez, par exemple, le vieux mastaba de Nefermat à Méidoum : il s'y trouve déjà plus que le nécessaire. Vous n'y verrez pas le bœuf, mais aussi le buisson qu'il tond au passage, « d'un revers de sa langue », ni seulement l'oie décapitée ou la poule d'eau qu'on apporte au mort, mais aussi les palmipèdes qui vont et viennent, cherchant leur vie à coups de bec dans la boue ; vous trouverez déjà la scène bien connue de la prise des oiseaux au filet avec son décor pittoresque, ses joncs et ses papyrus courbés et balancés sous le poids du petit héron garde-bœuf ou de la huppe. Tout cela, croyez le bien, n'est pas là pour la magie imitative.

Autre considération : la tombe et sa décoration sont exécutées du vivant du propriétaire. Elle est la seconde maison, une façon de villégiature qu'il n'habite pas encore, qui n'est que pour plus tard, mais qu'il va visiter. Elle doit répondre à la conception qu'il se fait de sa

propre mort de son vivant, et est, avant tout, le reflet de ses pensées de vivant. Autre chose est de bâtir sa tombe ou de bâtir la tombe d'un autre. Eh bien, ce fait se traduit de plusieurs manières dans la décoration de la tombe. D'abord le propriétaire est partout représenté en spectateur de tous les épisodes retracés, et qui plus est, en compagnie de sa famille, le plus ordinairement de ses enfants. Il assiste même à son propre enterrement. En second lieu, certaines scènes représentent l'installation de la tombe consécutive aux funérailles comme l'installation d'une maison, d'une villégiature : on dispose des coffres, on plie et on déplie des étoffes, et on fait le lit. On a dit avec raison que les scènes de la vie rustique n'étaient pas autre chose que l'histoire de l'offrande, que, par exemple, l'élevage du bétail, la culture des céréales, se rapportaient aux bœufs et aux antilopes du sacrifice, aux pains et aux galettes de l'offrande¹ ; mais c'est l'histoire de l'offrande telle que l'entend le futur mort pour lui-même et comme une bonne précaution en vue de l'avenir.

1. Cette théorie a été formulée pour la première fois par MASPERO, *Archéologie égyptienne*, pp. 117-120.

Quels tableaux riants, quels signes de bon augure, quelle diversion puissante au sombre cauchemar de la mort par dissolution, présentait à l'esprit de l'Égyptien si optimiste ce décor de la vie rustique, où reparaissaient, dans tous leurs détails et les traits du réalisme le plus typique, les travaux des champs auxquels il présidait dans ses promenades à travers ses domaines, la bonne organisation du bureau de ses écritures, l'humeur joyeuse de ses bergers et de ses bateliers, l'aspect gras et plantureux de son bétail, enfin tout ce qui pouvait flatter son orgueil de propriétaire. Les parties de chasse et de pêche n'étaient pas oubliées et réveillaient dans son esprit le souvenir d'épisodes plus ou moins gais et le transportaient au temps de sa jeunesse.

Non moins caractéristique est la mise en scène adoptée dans les deux tableaux susceptibles de le rappeler à la triste réalité de la mort : le convoi et le repas funèbres. Comme l'artiste a su tourner la difficulté ! Pas de scènes de douleur, ni de lamentations comme à Thèbes, deux mille ans plus tard. En quelques rares mastabas, la navigation mystique aux lieux saints où étaient vénérés les deux tombeaux

d'Osiris, nous montre la momie couchée sur la dunette, mais le plus généralement, une tente, un tabernacle dissimulent complètement cette note par trop triste. La vraie représentation de l'enterrement, c'est-à-dire du convoi funèbre arrivé au pied du cimetière, au seuil même de la tombe, est complètement escamotée et remplacée par le transport en grande pompe de la statue, dressée dans sa chapelle, le tout tiré sur un traîneau à la cordelle et, tandis que l'un des fils découvre une cassolette toute fumante d'encens devant l'effigie en marche, des baladins loués pour l'occasion exécutent en avant du cortège des figures chorégraphiques qui dérideraient les plus tristes. Transportons-nous, maintenant, devant la paroi du mastaba d'Akhouthotep, où cet important personnage est censé prendre son repas dans l'autre monde. Les choses se passent comme chez don Juan quand il a, à sa table, la statue du Commandeur, avec cette différence que c'est ici le Commandeur voulant se divertir lui-même. Pendant que quatre serviteurs apportent la boisson, les gâteaux, les figues et la viande et que deux autres viennent offrir pour un autre service un dressoir en vannerie chargé d'oignons, de fruits et de pains,

un flutiste et un harpiste, accompagnant deux chanteurs, exécutent un morceau de musique dansante, car elle est dansée par une petite troupe d'almées.

Si l'on passe en revue les diverses représentations des mastabas et qu'on institue un rapprochement entre les mastabas de même époque, et aidant l'occasion, d'un même quartier de la nécropole memphite, on voit très nettement ressortir ce fait que les diverses représentations constituent une série de thèmes faciles à cataloguer parce que, à quelques variantes près, ils sont toujours les mêmes. Ces thèmes qui sont d'ailleurs assez nombreux, peuvent être groupés sous un petit nombre de chefs. Les *funérailles* et la *prise de possession de la tombe*, généralement localisées dans l'ébrasement de la porte, comprennent pour exemple les thèmes suivants : *le convoi de la statue*, *le transport* et *l'ouverture des coffres* (nous dirions aujourd'hui des malles). La *batellerie*, qui est en relation étroite avec ce qui précède, comprend à son tour : *la navigation mystique du mort à Abydos*, tombeau d'Osiris au Sud, et à *Abousir*, tombeau d'Osiris au Nord, puis, par une association d'idée un peu lointaine, *le transport des appro-*

visionnements par eau, et ces thèmes, je n'ai pas besoin de le dire, sont riches en documents sur la vie nautique de ces temps éloignés. Ces bateaux, nous les voyons construire d'une manière pour ainsi dire invariable dans le voisinage, et il y a, de ce fait, un thème de la *construction des bateaux* qui ne manque qu'aux tombes les plus incomplètes.

La batellerie entraîne toujours le motif de l'eau. Et l'eau c'est la *pêche à la senne* avec le *catalogue des poissons*, la *tenderie* ou chasse aux palmipèdes, la *chasse à l'hippopotame* dans les fourrés de roseaux et de papyrus du Delta. La nichée vers laquelle grimpe l'ichneumon avide sur une tige qui ploie, les huppés qui volètent au-dessus des hautes herbes, sont les détails les plus caractéristiques de ces tableaux. *Le passage du gué* par le troupeau de bœufs avec le petit veau porté à dos d'homme, comme dans le tombeau de Ti, font partie du même carton. *La construction de la pirogue en papyrus* (la *bari* d'Hérodote) et la *joute* ou *dispute des bateliers* qui nous montre cette race vigoureuse montant brusquement de la gaité à la colère, toujours en querelle et se frayant passage à coups de gaffe, en sont un autre compartiment.

Le chapitre, on pourrait même dire le livre des *céréales* nous fait assister à toutes les phases de la culture : *le labourage et les semailles, la moisson et le bottelage des gerbes, le chargement des ânes, la mise en meule, le battage*, la scène toujours pittoresque *des ânes conduits à l'abreuvoir*. La *comptabilité* qui se rattache à l'*engrangement*, ne va pour ainsi dire jamais sans la *correction administrée au délinquant*.

Le thème bucolique du *petit oiseau pris au piège* a toujours pour cadre un charmant décor : le balanite ou le mimusops dont les branches sont une véritable volière. Il est complété, au Louvre, par un petit coin de paysage dont on a jusqu'à présent peu d'exemplaires : les *chèvres broutant le buisson* et la *naissance du chevreau* au grand ébahissement d'un chien, spectateur indiscret qui, du coup, est vivement appelé à l'ordre par le jeune chevrier.

Je m'arrête dans cette énumération suffisamment démonstrative. Certains mastabas ajoutent à ces thèmes toute la série des corps de métiers. Le tombeau bien connu de Ti et celui de Mérérouka sont les plus fournies de ces scènes de bazar. Le fabricant de meubles, le potier, le tourneur de vases en pierres dures, le souffleur

de verre, tout cela est bien connu. Les tombes de Beni Hasan ont certainement emprunté à des cartons memphites toute l'encyclopédie illustrée des industries de l'Égypte. Là encore tout procède par thèmes et il n'en est pour ainsi dire que très peu qui, sous une forme ou sous une autre, ne dérivent directement d'un modèle de l'Ancien Empire.

Comme on le voit par le caractère de fixité de ces thèmes, l'art du dessin et du bas-relief appliqué à la décoration des tombes était régi par des recettes qui formaient le bien commun d'une corporation et qui variaient plus ou moins d'un atelier à l'autre. Élaboré d'une manière collective, ce fonds commun absorbait l'effort et le génie individuel et le capitalisait au profit de la masse. L'anonymat en était la conséquence obligée. A défaut de signature, la qualité de l'exécution qui varie non seulement d'un tombeau à l'autre, mais d'une paroi à l'autre et parfois même d'une figure à l'autre, nous a transmis une sorte d'estampille individuelle qui nous permettra peut-être un jour d'arriver à quelques précisions. Il est probable que la corporation comprenait des spécialistes. Tel était excellent pour la figure humaine, qui pas-

sait l'outil à son confrère pour le dessin des animaux. Tel savait ses poissons sur le bout du doigt, qui s'embrouillait quand il s'agissait des oiseaux. Pour toutes ces questions nous sommes encore dans la période des tâtonnements : l'archéologie égyptienne est une science née d'hier.

L'ordre de ces compositions n'avait rien d'obligatoire. Une certaine logique présidait néanmoins à leur groupement. A cet égard, le petit mastaba d'Akhouthotep, au Louvre, est l'un des plus remarquables. A l'entrée, orientée vers l'Est (à Saqqârah), les scènes relatives aux funérailles et à l'installation de la tombe ; sur la paroi dans laquelle s'ouvre l'entrée, c'est-à-dire la paroi Est, on a concentré en bas-reliefs d'une extrême finesse toutes les peintures riantes de la vie agricole. Au Nord, le défunt respire peut être la brise méditerranéenne, en prenant son repas. Au Sud, sur la muraille à lucarne, derrière laquelle était le serdâb ou plutôt une cour ouverte précédant le serdâb, défilent les bœufs et les antilopes. Enfin, au fond, à l'Ouest, se développe la façade à rainures de l'ancienne tombe, devenue la façade de l'*au-delà*.

Cette abondance de motifs figurés n'était pas

sans réduire la part faite primitivement à l'épigraphie. Dans un grand nombre de mastabas, si l'on excepte les textes sacramentels de l'architrave et de la stèle et l'énoncé des noms et titres du défunt dans l'embrasure de la porte, on ne trouve rien de plus que les courtes légendes de la partie illustrée, noms et quantité du bétail, réflexions dialoguées commentant l'acte représenté. Ces réflexions sont fréquentes au-dessus des scènes de batellerie : les marinières s'interpellent, le pilote crie son mot. Mais il faut dire aussi que des textes beaucoup plus importants, non seulement pour les modernes, mais pour ceux qui les dictèrent, ont trouvé place dans les mastabas. J'ai déjà fait allusion aux récits biographiques dans lesquels le mort énumérait les étapes de sa carrière, les avantages et les prébendes qu'il avait reçus. Le cas de *Maten* n'est pas unique. Sous la VI^e dynastie, un certain *Ouni*, dans un long document confié à son mastaba, construit à Abydos, fait un récit qui nous fait traverser trois règnes et qui, vous pensez bien, a été mis à profit par les historiens.

L'acte de propriété de la tombe et des domaines qui servent à son entretien n'est pas non plus négligé, et le mort ne manque pas de racon-

ter les circonstances dans lesquelles il les a reçus de son père ou de son roi. Bien mieux, d'autres transcrivent, pour que nul n'en ignore, de véritables dispositions testamentaires qui institueront de véritables titres de propriété pour les légataires ainsi désignés.

Une formule fréquente est la petite et naïve profession de foi que fait le défunt pour s'attirer les prières et l'offrande des amis un peu oublieux et de la postérité, et surtout pour imposer le respect de sa tombe. Protéger sa tombe contre l'usurpation future d'un intrus, voilà ce qui hante l'esprit du bon et probablement du mauvais égyptien : « J'ai construit ma tombe » sur la rive occidentale en une place pure, » nous dit Akhouthotepher, où ne se trouvait la » tombe d'aucune autre personne, afin d'assurer » la protection du culte fait à mon double. Si » quelqu'un entre dans cette tombe sans être » pur, s'il y fait quelque chose de mal, son acte » sera jugé par le dieu grand. »

Hélas, cette imprécation ne l'a pas défendu contre une éventualité non prévue, la mainmise de la science. Le corps d'Akhouthotepher, pulvérisé, s'est dispersé à tous les vents, mais sa chapelle, traversant le désert, les villes et les

mers, se dresse aujourd'hui dans une petite et paisible ville du Nord¹ et reçoit, de dévots qu'il ne soupçonnait pas, un culte qui protège sa mémoire contre l'oubli. Peut-être même est-il plus vivant dans la pensée des hommes qu'au temps, sans doute très voisin de sa mort, où le zèle de ses prêtres du double commença à se refroidir.

1. Le mastaba de ce personnage, acquis en 1900 par le gouvernement néerlandais, est aujourd'hui au musée de Leyde.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, rue Bonaparte

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Bibliothèque de vulgarisation

SÉRIE DE VOLUMES IN-18 A 3 FR. 50

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

- Tome XII. — CONFÉRENCES DE 1898-1899, par L. DE MILLOUÉ; préface par M. Emile GUIMET. — L'idée de Dieu et la nature des dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient. — La notion de l'existence de l'âme et de sa nature chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — L'origine du monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — La vie religieuse de l'Indou. — Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen. — Les lois morales dans l'Inde. — Le Mysticisme indou.
- Tome XIV. — CONFÉRENCES DE 1899-1900 ET 1900-1901, par L. DE MILLOUÉ. — La condition de la femme dans l'Inde ancienne. — I. La femme au point de vue religieux et légal. — II. La femme dans la littérature et au théâtre. — La tradition historique et la mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde. Le Rāmāyana. Le Mahābhārata. — Culte et cérémonies en l'honneur des Morts dans l'Extrême-Orient. — Les Dieux du feu. — L'astrologie et les différentes formes de la divination dans l'Inde, en Chine et au Tibet. — Triades et trinités.
- Tome XV. — CONFÉRENCES DE 1903. — Les clans japonais sous les Tokugawa, par M. Maurice COURANT. — Les apôtres chez les anthropophages, par M. Salomon REINACH. — Les peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne), par M. Emile CARTAILHAC. — La Sorcellerie et les sorciers chez les Romains, par M. R. CAGNAT.
- Tome XVI. — CONFÉRENCES DE 1903-1904. — Rome sous les rois et les dernières fouilles, par M. G. LAFAYE. — Les origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux, par M. Philippe BERGER. — La transmigration des âmes dans les croyances hindoues, par M. Sylvain LEVI. — Parsis et Parsisme, par M^{lle} D. MENANT.
- Tome XVII. — CONFÉRENCES, par M. Émile GUIMET. In-18, illustré. — La statue vocale de Memnon. — Les récentes découvertes archéologiques en Egypte (10 grav.). — Les musées de la Grèce (11 grav.). — Des antiquités de la Syrie et de la Palestine (12 grav.). — Le théâtre chinois au XIII^e siècle.
- Tome XVIII. — CONFÉRENCES. — Le Prophétisme hébreu, par M. Jean RÉVILLE. — La Vie de garnison et la Religion des soldats dans l'Empire romain, par M. R. CAGNAT. — L'Initiation mithriaque, par M. G. LAFAYE. — La Fête de Pâques dans le judaïsme et le christianisme, par M. Théodore REINACH. — Réforme religieuse et sociale dans l'Inde, par M^{lle} D. MENANT.
- Tome XIX. — CONFÉRENCES. — Les Jātakas, étapes du Bouddha sur la voie des transmigrations, par Sylvain LEVI. — Les Vestales et leur couvent sur le Forum romain, par R. CAGNAT. — Actéon, par Salomon REINACH. — L'Égypte au temps du totémisme, par Victor LORET. — La collection Louis de Clercq, documents sur l'histoire des religions dans l'Orient antique, par E. POTTIER.
- Tome XX. — CONFÉRENCES. — La religion ancienne de l'Annam, par M. H. PARMENTIER. — Les interprétations de la religion égyptienne, par M. PIERRET. — Sôma et Haoma, par M. V. HENRY. — Anquetil Duperron à Sufrate, par M^{lle} MENANT. — Le Code d'Hammourabi, par M. Ph. BERGER. — La Tunisie ancienne et moderne, par M. Ph. BERGER.
- Tome XXII. — BOUDDHISME, par M. L. DE MILLOUÉ.
- Tome XXV. — RELIGIONS DE LA GAULE, par M. RENEL.